

Mira Kamdar, l'Inde en héritage

Laurence Péan , le 12/02/2019 à 10h27

Américaine à la double origine, indienne et danoise, cette ancienne éditorialiste au « New York Times » a pourtant choisi le français pour raconter un pays avec lequel elle a un lien viscéral : l'Inde.



Mira Kamdar chez elle près de Paris, où elle vit depuis dix ans. / Alexis Vettoretti pour La Croix

C'est en 1960, à l'âge de 3 ans, que Mira Kamdar a foulé pour la première fois le sol indien. Un long voyage entrepris en famille depuis Seattle, dans l'État de Washington, jusqu'à Jetpur dans le Gujarat, l'État le plus occidental du continent indien, le berceau des Kamdar. Un premier voyage, prélude à bien d'autres, pour celle qui fera de l'Inde son thème privilégié d'études à travers conférences, articles, livres...

Née américaine, de mère danoise et de père indien, Mira Kamdar conjugue ces trois identités avec aisance : « *Pendant longtemps je me suis sentie comme une "Indian American". Quoiqu'en dise Trump, les Américains sont fiers de leurs origines immigrées.* » À la regarder, le côté maternel domine, la peau claire, les yeux noisette... À l'écouter, c'est assurément le côté paternel qui prime. « *Le Danemark ? J'aime bien. Mais l'Inde est plus complexe, plus riche, une fois qu'on a été mordu par ce pays, on est accro à jamais.* »

Quête des origines

Celle qui lui a donné le goût et l'envie de l'Inde, c'est sa grand-mère de Jetpur, Jaykunver Khara. « *Un jour, j'ai voulu savoir qui était cette femme, que j'aimais d'un amour inconditionnel mais que je ne connaissais pas vraiment.* »

Elle entreprend alors une plongée dans les racines familiales, une exploration identitaire à rebours du temps, commençant sur les rives de l'Irrawaddy, en Birmanie, dans les pas de l'arrière-grand-père. Puis elle sillonne les villages du Gujarat, arpente la démesure de Bombay où s'est installée une partie de la famille, élargit enfin son champ de prospection... au pays tout entier, avide de tout savoir, de tout connaître de ce continent-monde...

Mira Kamdar a raconté cette quête dans une autobiographie non encore traduite en français (1), et dont le titre fait référence aux tatouages qui paraient le menton, les joues, les poignets de sa grand-mère. « *Ils l'identifiaient à une certaine communauté, au premier coup d'œil.* » Celle des *vaishya*, la caste des commerçants. « *Mon nom de famille, comme celui de la plupart des Indiens, révèle la caste de mon père.* »

Kamdar est un titre de fonction, exercée jusqu'à son arrière-grand-père qui était le bras droit du roi de la province. « *Laisance dans les relations dont je jouis en Inde du fait de mon nom est absolument inimaginable pour un Indien né parmi les basses castes.* »

Raconter les basses castes indiennes

Est-ce pour cette raison qu'elle a préfacé l'autobiographie d'Omprakash Valmiki (2), un dalit, littéralement un « écrasé » dans la traduction du hindi, issu de la caste des *chuhra* (balayeurs-éboueurs) ? « *C'était important pour moi d'introduire ce récit poignant, courageux, d'un homme qui, toute sa vie, a milité pour sortir ses frères de l'enfer de la discrimination. Sans cacher d'où je venais, j'ai choisi mes mots avec beaucoup de délicatesse par respect pour eux, les intouchables.* »

Pour dévoiler aussi au public français les conditions effrayantes dans laquelle vivent ces hommes et ces femmes dans l'Inde d'hier et d'aujourd'hui, alors même que l'intouchabilité a été abolie en même temps qu'est née la Constitution indienne, il y a soixante-dix ans.

Mira Kamdar a écrit ce texte en français. Parce que la France, où elle vit aujourd'hui, est devenue sa quatrième identité. Tout remonte aux années 1980 lorsqu'elle entame un cursus universitaire en français à l'université de Berkeley en Californie, suivant notamment les cours de philosophes tels Michel Foucault ou Jean-François Lyotard. Outre des articles qu'elle écrit pour des revues universitaires, elle rédige, toujours en français, sa thèse de doctorat sur Diderot, un auteur dont le génie l'a « *sans cesse éblouie* ». Parfaitement bilingue, elle est sollicitée de part et d'autre de l'Atlantique pour sa connaissance approfondie de l'Inde. Elle publie *Planet India* (traduit chez Actes Sud) en 2008, un essai rigoureux sur la sixième puissance économique mondiale, et entame, la même année, une collaboration à *Courrier international* avec une chronique intitulée « *Le mot de l'Inde* ».

Ces mots sont aujourd'hui rassemblés en un petit livre passionnant (3) qui ouvre de multiples fenêtres sur la vie des Indiens, mêlant à la grande histoire ses propres souvenirs. Comme avec *Yad* (« Mémoire »), lorsqu'elle évoque sa cousine assassinée par des terroristes pakistanais, lors des attentats de Bombay du 26 novembre 2008...

« C'est très émouvant d'écrire dans une langue qui n'est pas la sienne. J'ose exprimer des émotions que je ne pourrais pas exprimer de la même façon en anglais », souligne Mira Kamdar, qui vient de coréaliser un documentaire sur Gandhi dont on fête cette année le 150^e anniversaire. Gandhi, né dans le Gujarat, un compatriote...

Ses inspirations. Marguerite Duras et Satyajit Ray

Sur la carte du territoire de Mira Kamdar, qui se déploie entre l'Orient et l'Occident, les sources d'inspiration sont plurielles. Mais il y a deux auteurs à son panthéon personnel qui l'ont nourrie peut-être plus que d'autres, Marguerite Duras et Satyajit Ray. « Sans doute pour leur vision intense de l'Asie. » L'une, Française née en Indochine, l'autre, Indien né au Bengale, tous deux témoins puissants du XX^e siècle. Hiroshima mon amour, India Song, Son nom de Venise dans Calcutta désert... pour l'une. Le Salon de musique, Charulata et La Maison et le monde pour l'autre. « Ces films me parlent intimement et m'ont marquée à jamais. »

Laurence Péan

(1) *Motiba's Tattoos*, sorti en 2000.

(2) *Joothan*, L'Asiathèque, 2018, 410 p, 23,50 €.

(3) *80 mots de l'Inde*, L'Asiathèque, 2018, 185 p., 14,50 €.